

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Charles Bolduc, Monique Brillon, Louise Dubuc

Josée Bonneville

Number 125, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36640ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, J. (2007). Review of [Charles Bolduc, Monique Brillon, Louise Dubuc]. *Lettres québécoises*, (125), 20–21.

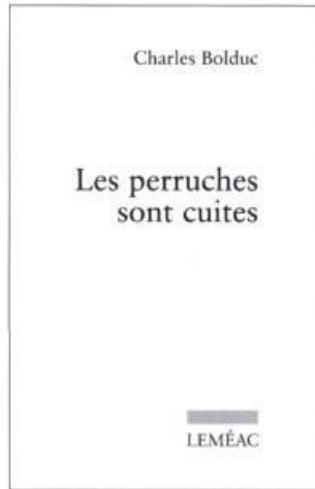


que la littérature est indispensable aux pauvres aveugles que nous sommes trop souvent devenus. Sans des auteurs comme lui, que verrions-nous?

☆☆☆☆

Charles Bolduc, *Les perruches sont cuites*, Montréal, Leméac, 2006, 120 p., 15,95 \$.

Les perruches goûtent le poulet, et le livre est un délice



UN SEUL « JE »

Ces non-histoires sont vécues par des personnages qui sont rarement nommés : un « je » (deux fois déguisé en « on ») qui apparaît le même d'une nouvelle à l'autre et des « elle » parfois nommées, mais le plus souvent désignées par « la fille ». Ce « je » confère son unité au recueil. D'une nouvelle à l'autre, le lecteur retrouve le même personnage de jeune homme souvent désœuvré, à qui l'amour se dérobe et qui cherche désespérément l'équilibre entre une vie à construire et le vide qui menace.

DE LA POÉSIE

Quel bonheur de découvrir un nouvel écrivain, un vrai de vrai ! Je le dis d'emblée : j'ai adoré ces nouvelles de Charles Bolduc.

Ne cherchez surtout pas dans ces 36 nouvelles le récit d'aventures extraordinaires se terminant par une chute inattendue qui vous laisserait pantois. Ces textes racontent plutôt l'ordinaire.



CHARLES BOLDUC

36 TACHES

Ou, plutôt, elles ne racontent pas ; elles peignent un tableau constitué de 36 taches de toutes les couleurs, de 36 moments empruntés à la vie quotidienne et teintés parfois de plaisir et de désir de vivre, mais le plus souvent d'inquiétude, de mal-être et de désarroi. Elles ne racontent pas « [p]arce que c'est chacune de ces petites touches qui compte, chaque infime détail de la toile, et que de notre vivant on n'aura jamais le recul nécessaire pour se faire une idée du tableau » (p. 17).

Le recueil est donc fait d'instantané de vie : prendre son café le matin, attendre quelqu'un dans un restaurant ou devant une porte fermée, recevoir des amis, rendre visite à ses parents, etc. Dans ces instantanés, les objets (un sucrier, une porte, des vélos, un téléphone, des parapluies, etc.) occupent une place importante et témoignent du grand sens de l'observation et de la sensibilité de l'écrivain à tout ce qui l'entoure. Charles Bolduc arrive même à écrire à partir d'une simple mousse blanche remarquée dans les cheveux d'une caissière ! Les seules « aventures » du recueil consistent à tomber en poussant un chariot à l'épicerie, à craindre que le propriétaire n'appelle pour réclamer le loyer en retard, à rencontrer une fille dans un bar, à attendre une autre, etc. Tout ce qui échappe au quotidien est de l'ordre du rêve (se couper deux doigts au travail) ou du fantasme (un vol de banque) et est souvent écrit au conditionnel (une éventuelle vie de famille au Mexique). En fait, Charles Bolduc écrit comme ment un de ses « je » : « pour élargir la conscience du réel, comme un moyen de construire des perspectives » (p. 63). Son objectif est atteint : il élargit effectivement notre conscience du quotidien. Ce faisant, il nous rappelle

Autant les sujets des nouvelles de Charles Bolduc sont banals, autant son écriture, souvent proche de la poésie, ne l'est pas. Pour une fois, je suis d'accord avec ce qu'écrit l'éditeur en quatrième de couverture : « [...] les nouvelles de Charles Bolduc révèlent surtout la voix parfaitement originale d'un écrivain [...] ». Je me suis souvent arrêté pour relire une phrase ou un passage et admirer la finesse, l'intelligence et l'originalité de sa manière de dire. J'ai pensé vous en donner quelques exemples, mais je ne me résous pas à en choisir. Courez donc plutôt chez votre libraire. Vous ne le regretterez pas !

☆☆☆ 1/2

Monique Brillon, *La fracture de l'œil*, Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 124 p., 16,95 \$.

Une histoire à trous

Monique Brillon a bien relevé le défi de dire ce qui ne veut pas se dire.

C'est dans la fracture de son œil qu'Émile s'est réfugié, à trois ans, après avoir vu une scène terrible. En même temps, il a cédé son corps à Clovis, qui l'habite depuis ce temps. Clovis est maintenant adulte et vit à l'asile depuis des années. Là, il entreprend un jour d'écrire son journal, un journal dans lequel il fait alterner le récit de sa vie à l'asile et celui de son enfance, sur une

MONIQUE BRILLON
LA FRACTURE DE L'ŒIL
LES HERBES ROUGES / ROMAN



ferme, avec un père taciturne et violent, une mère malheureuse et des frères dont certains sont morts ou simplement partis, il ne sait trop. Pourquoi et comment ont-ils disparu ? A-t-il eu une sœur ? Si oui, dans quelles circonstances est-elle née ? Clovis donne à ces questions des réponses qu'il peut supporter, ce qui l'amène à présenter une vision édulcorée de la réalité. Émile, de son côté, mis en confiance par un psychiatre nouvellement arrivé à l'asile, veut que Clovis écrive la vérité, si dure soit-elle. Un combat psychique s'engage alors entre eux. Quand la vigilance de Clovis s'endort, Émile prend la plume et remplit les trous laissés béants par le récit de Clovis. Dans son texte, écrit en italique, les images se bousculent, s'entremêlent, se télescopent, et l'absence de points témoigne de l'urgence de dire.



MONIQUE BRILLON

Dans sa mémoire, les chaises apparaissent et disparaissent; elles résistent au décompte. Cet épisode donne la pleine mesure du désarroi d'un enfant à qui la réalité échappe parce qu'on lui cache la vérité et que celle-ci dépasse littéralement l'entendement. L'histoire d'Émile ne sera reconstituée qu'au prix de mille efforts qui témoignent de l'immense difficulté à mettre au jour la vérité quand on ne veut pas la voir parce qu'elle fait trop mal. Elle se révèle par à-coups, comme un casse-tête dont le dessin n'apparaît que peu à peu, par fragments.

La voix du psychotique ne m'est pas toujours apparue authentique dans la mesure où il m'arrivait de sentir le petit coup de pouce de l'auteure, une psychologue d'orientation psychanalytique, qui aide Clovis à (trop bien ?) exprimer ce qu'il ressent et ce qu'il vit. Mais ces coups de pouce sont discrets et ne sont pas du tout didactiques. Ils ne

gâchent pas la lecture. Loin de là ! Le personnage est attachant, l'émotion, intense sans être appuyée et l'intrigue, fort bien construite. Monique Brillon arrive à faire saisir de l'intérieur le drame d'un enfant terrorisé dont la seule issue est le déni et la psychose. Ce n'est pas rien ! En plus, c'est fort bien écrit !

DIT ET NON-DIT

Le défi de Monique Brillon consistait à dire le non-dit, et elle l'a brillamment relevé. Les pages où Émile cherche à se rappeler combien il y avait de chaises autour de la table, dans la cuisine de son enfance, sont, à cet égard, saisissantes.

☆☆ 1/2

Louise Dubuc, *La fille de l'Ouest*, Montréal, Leméac, 2006, 168 p., 18,95 \$.

Un loup-garou moderne



LOUISE DUBUC

(p. 111). Cette association est d'autant plus pertinente que l'interdit moral, tout comme dans la tradition orale, est présent dans le roman, par l'intermédiaire de la mère de Thomas qui est très religieuse et n'accepte pas que son fils vive en concubinage, c'est-à-dire en état de péché.

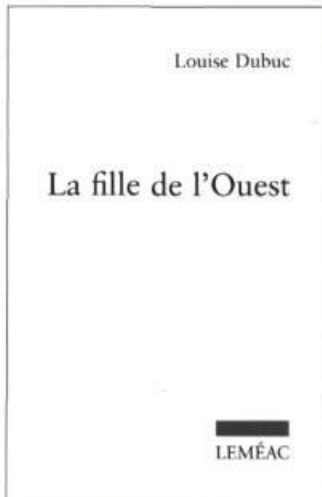
UNE ÉCRITURE MAL ADAPTÉE AU PROPOS

La fille du titre suscite une fascination morbide, qui s'émousse cependant à la lecture.

L'histoire de cette fille, Geneviève Paradis, est terrifiante. Geneviève vit avec son amoureux, Thomas Lacroix, dans une vieille maison isolée, au bout d'un rang. Souvent comparée à un chat, à un coyote, à un renard et j'en passe, elle adopte, la nuit, une démarche et un comportement d'animal : elle piste des proies, les attrape et... les mange. Inconsciente de sa métamorphose, elle oublie par la suite ce qu'elle vient de vivre et s'étonne des carcasses d'animaux qui s'accumulent près de la grange. Thomas, de son côté, même s'il perçoit des indices de la folie de sa bien-aimée, en mésestime l'importance. Le dicton *l'amour est aveugle* n'aura jamais été si bien illustré. Un événement terrifiant l'obligera cependant à voir brusquement la vérité en face.

UN THÈME FASCINANT

Le thème de la métamorphose d'un être humain en animal, et en particulier en loup, n'est pas nouveau, mais il reste fascinant. Dans notre littérature orale, plus d'un mécréant n'ayant pas fait ses Pâques pendant sept ans a été transformé en loup-garou. Geneviève, d'ailleurs, à une reprise, se désigne elle-même comme une « louve garou »



J'aurais cependant aimé que l'écriture soit au diapason de la folie de Geneviève, qu'elle soit adaptée à la démesure du propos. Trois narrateurs entrecroisent leurs voix dans le récit : Thomas, Debra, une voisine autochtone, et Geneviève elle-même. Or, Geneviève apparaît très rationnelle, alors que j'aurais aimé sentir sa folie jusque dans sa manière de raconter. La rareté des dialogues accentue cette impression.

Par ailleurs, l'in vraisemblance de l'histoire obligeait Louise Dubuc à « tricoter serré » pour que le lecteur embarque. Or, plusieurs éléments m'ont plutôt fait décrocher. Par exemple, il semble difficile de concilier la totale incapacité de Geneviève à vivre en société ainsi que le grand retard de son développement moteur, intellectuel et affectif, dans son très jeune âge, avec le fait qu'elle ait fait des études et soit traductrice au ministère de l'Environnement. Le personnage de Debra, par ailleurs, manque de consistance. Son rôle de témoin des événements est pourtant primordial. Il est rendu nécessaire par le fait que Geneviève n'a pas conscience de ce qu'elle vit et que Thomas préfère jouer à l'autruche, mais tout ce qui la concerne — ses références aux esprits, qui tournent court, son attitude de la fin du roman et jusqu'à la langue qu'elle emploie — m'est apparu factice.

Bref, le roman de Louise Dubuc n'est pas inintéressant, mais il n'évite pas certaines maladresses qui ont quelque peu gâché mon plaisir.